



↑↑↑ et ↑↑ Le Chronographe, le nouveau Centre d'interprétation et d'animation du patrimoine (CIAP) dédié à l'archéologie, à Rezé, Berranger et Vincent architectes.

↑ Le Chronographe, *Servante*, Bernard Calet. © Photos F. Dantart.

# Énergie fantôme

Éva Prouteau

Ratiatum : que cache ce mot qui siffle et claque en bouche, ancêtre toponymique de l'actuelle ville de Rezé ? Le radical du nom dériverait du gaulois *ratīs*, la fougère, ce qui ancrerait joliment l'origine de ces lieux dans le berceau d'une touffue fougeraie<sup>1</sup>. Sortie de cette verdoyante genèse, l'histoire de Ratiatum fut radieuse et mouvementée, et vit ce port gallo-romain florissant devenir royaume des morts à l'époque médiévale. S'inspirant de ce destin énigmatique, l'artiste Bernard Calet intervient subtilement sur le bâtiment conçu par Jérôme Berranger et Stéphanie Vincent pour accueillir le Chronographe, nouveau Centre d'interprétation archéologique sis à Rezé. Un outil excitant où le passé se raconte au présent, où les morts et les vivants travaillent en bonne intelligence.

## De la fougère au centre commercial

Aux commencements de cette cité fondée par les Pictons, les historiens décrivent une absolue *success story* : au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, Ratiatum rayonne, dotée d'une attractivité exceptionnelle du fait de son commerce portuaire, à une époque où la Loire passait sous l'actuelle route de Pornic. C'est une ville en plein développement, quadrillée par un réseau de larges voies dont certaines sont bordées de portiques, avec un quartier résidentiel de *domus* (grandes résidences urbaines conçues sur le modèle romain), un quartier artisanal de potiers, des boutiques le long du port et des entrepôts. Dans ces derniers, la population traite et stocke les multiples denrées déchargées sur les imposants aménagements de berge. Les fouilles archéologiques, qui ont débuté à Rezé dès les années 1860-1870, ont permis de révéler d'intenses échanges commerciaux avec des provinces de Syrie, de Bétique<sup>2</sup>, de Bretagne et d'ailleurs : les vins de Tarraconaise et de Narbonnaise ou les huiles ibériques arrivaient alors par voie d'eau, mais circulaient aussi du plomb et de l'étain venus de Grande-Bretagne, de la vaisselle italienne ou des meules de lave du pays des Arvernes<sup>3</sup>.

## Invasion de sarcophages

Cette économie florissante se mit à décliner, hélas, à partir de la fin du II<sup>e</sup> siècle, lorsque le port de Ratiatum s'ensabla.

Vers 340, l'évêque Hilaire de Poitiers se rendit dans la ville pour y baptiser l'un de ses premiers adeptes, nommé Lupien. Le tombeau de ce dernier allait-il devenir un lieu de culte ? On peut imaginer, au vu des sépultures découvertes dans le sous-sol de l'actuelle chapelle Saint-Lupien, sous ses fondations les plus anciennes – datant des temps mérovingiens –, qu'une tradition d'inhumation *ad sanctos*<sup>4</sup> s'établît très tôt, avec des sépultures précoces du IV<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle. Des recherches effectuées, durant l'été 2013, à l'endroit où passait la voie principale du quartier portuaire de Ratiatum, ont mis au jour une forte concentration de sépultures du IV<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle, avec presque un individu par mètre carré. Cette nouvelle partie de la nécropole médiévale confirme que Ratiatum et le site de Saint-Lupien furent alors profondément colonisés par les morts et figés dans un usage funéraire. Au fil des campagnes de fouilles, sur près de sept hectares, ce sont aujourd'hui plus de cent quarante-neuf sépultures et au moins cent soixante-deux sujets, hommes, femmes et enfants, qui ont été inventoriés.

## Un programme délicat

Pour un architecte, intervenir sur un tel site archéologique constitue une vraie gageure : la question du bon ancrage, qui respecte les traces des vestiges antiques et s'insère dans la logique de l'ancien tissu urbain, se pose avec une acuité particulière, tant vis-à-vis du paysage qu'en raison de la nature même du programme, car le bâtiment conçu par Jérôme Berranger et Stéphanie Vincent avait pour mission première d'être un instrument de médiation, révélateur d'un contexte spatiotemporel.

## Observatoire polychrone

Le duo a choisi la simplicité des volumes : deux parallélépipèdes s'équilibrent, l'un posé avec légèreté sur la pente du site, l'autre dressé vers le ciel, loignant à la fois vers l'esthétique industrielle de l'échafaudage métallique et celle, plus organique, de la cabane. Dans leur note d'intention, Berranger et Vincent évoquent l'image des observatoires de pêcheurs ou de chasseurs, des belvédères de campagne ou des tours médiévales : autant d'espaces ouverts sur le



monde et qui en retour se voient traversés par le paysage alentour; autant de structures plutôt précaires, non figées, qui ménagent de multiples possibilités d'observation, de contemplation et de projection. Pas de surdétermination architecturale ici: le dialogue avec le contexte demeure constant, et particulièrement fécond au fil de l'ascension de la tour d'ague. Le visiteur accède à un palier intermédiaire par un escalier de caillebotis métallique; à seize mètres de hauteur il découvre une terrasse panoramique qui permet d'appréhender le jardin archéologique, et bien au-delà: depuis le sommet de ce belvédère, les perspectives sur les villes de Rezé et de Nantes sont spectaculaires. Entre la chapelle Saint-Lupien et les fouilles, la Cité Radieuse, puis à quelques encablures la grue Titan grise, l'usine Béghin Say et la tour de Bretagne: la diversité des expressions architecturales donne le vertige. En face, une immense friche constructible entrera bientôt en chantier, comme pour confirmer la perpétuelle métamorphose de la matière urbaine.

## Le Chronographe

Enclencher le comptage, stopper, remettre à zéro, mesurer l'intervalle du temps écoulé, puis tout recommencer à l'envi: telles sont les actions que permet le chronographe, cette montre capable d'indiquer la durée d'une observation. Après de longues délibérations, c'est ce mot issu du vocabulaire de l'horlogerie qui fut choisi pour baptiser le nouveau Centre d'interprétation archéologique de Saint-Lupien. Ce nouvel outil serait donc la métaphore d'une machine à remonter le temps, l'enrouler et le dérouler: une belle image pour dire l'écriture de l'histoire, comprendre la fabrique d'une ville et d'un paysage, et saisir l'essence de la recherche en archéologie.

## Survivance des lucioles

Avec ses huit cents mètres carrés, le Chronographe dispose d'un espace d'exposition permanente, d'un espace d'exposition temporaire, de bureaux et espaces logistiques, de deux ateliers pédagogiques, de terrasses et d'un belvédère. À propos de ce dernier, les architectes Berranger et Vincent ont exprimé clairement leur volonté de mettre en exergue dans le projet d'ensemble « un signal, un élément reconnaissable, identifiable ». Voir et être vu: c'est précisément sur cet élément haut et visible depuis le boulevard Général de Gaulle que Bernard Calet est intervenu dans le cadre du 1 % artistique. L'artiste s'est imprégné à la fois du contexte archéologique et de la situation signalétique du belvédère: sur trois niveaux, il vient poser des lignes de néon vert-jaune, dont la teinte est très proche de celle des lucioles, petits coléoptères

adeptes des espaces herbacés, le long des cours d'eau. Clin d'œil au temps où le flux de la Loire pulsait au cœur de Ratiatum.

## Néon, νέος, nouveau

Quand les artistes commencent à utiliser le médium néon, près de cinquante ans après son invention, ils font entrer une forme de poésie urbaine, brillante et séduisante, dans la syntaxe de l'art. De Dan Flavin (qui le qualifie de « fétiche industriel ») à Joseph Kosuth, de Martial Raysse à François Morellet, de Bertrand Lavier à Stéphane Dafflon, nombreux sont ceux qui ont exploité la puissance iconique du néon, hypnotiseur de regard, à la fois écriture et paysage électrique. Le caractère hybride, impur, de ce matériau fait souvent sa richesse: avec des tubes destinés à la publicité ou à l'éclairage industriel, les artistes ont imaginé des abstractions ou des fictions. Le néon matérialiserait alors l'accouplement improbable de l'industrie et de l'utopie, de la série et du geste unique, nimbé d'une aura spirituelle.

## Servante

« Donner à lire l'architecture d'une autre façon, la faire basculer dans une autre dimension qui sera celle de la relation à l'histoire du territoire, de la fiction, de la poésie, en utilisant très peu d'artifices. » Tels sont les mots choisis par Bernard Calet pour qualifier son projet rezéen, intitulé *Servante*. Avec ce titre, l'artiste convoque un autre champ que celui de l'histoire de l'art visuel, en l'occurrence le théâtre et ses traditions parfois teintées de surnaturel. En effet, la servante assure au théâtre un rôle à la fois pragmatique et paranormal: c'est une veilleuse, que les Canadiens nomment « sentinelle » et les Anglais *ghost lamp* (lumière fantôme), qui est allumée au milieu de la scène, alors que le théâtre est plongé dans le noir juste avant sa fermeture. Cette petite lampe sur pied, gardienne du lieu, assure une fonction éminemment pratique: la scène et les coulisses d'un théâtre sont souvent encombrées d'accessoires, éléments de décor ou costumes. La servante garantit donc un minimum de luminosité pour se repérer sans avoir à tout rallumer. La superstition a cependant façonné un tout autre récit pour expliquer la présence de cette lueur qui vacille dans les théâtres vides: elle apprivoiserait les fantômes, dont on raconte qu'ils sont volontiers, dans ces lieux de spectacle, d'anciens acteurs heureux de revenir, chaque nuit, sur scène. Un théâtre entièrement obscurci échaufferait les mauvais esprits; la servante au contraire les apaise. Un argument proche justifie la fermeture des théâtres au moins un soir par semaine: il s'agit de permettre aux fantômes d'y jouer leur propre pièce.



Le photographe Sylvain Bonniol a accompagné le chantier du CIAP grâce à une carte blanche de la Ville de Rezé pour une résidence artistique photographique sur la durée totale des travaux. © Photo Sylvain Bonniol.

## Connexions spectrales

Par le titre de son installation lumineuse, Bernard Calet convie donc la compagnie des spectres pour lui proposer un espace d'expression. Telle une vigie, la luisance du néon témoigne de l'attention particulière portée ici au passé des habitants de Ratiatum et à la valeur de palimpseste qu'incarne cet environnement. Des profondeurs de la terre de Saint-Lupien jusqu'au sommet du belvédère du Chronographe, l'histoire apparaît comme une matière oubliée, trouée et inachevée, qu'il faudrait sans cesse pétrir au présent pour en faire surgir de nouveaux sens. Ce que l'artiste cerne par l'immatérialité vibrante de la lumière, c'est ce caractère impermanent de l'histoire, qui se construit et se déconstruit au fil d'hypothèses conjuguant faits avérés, objets archéologiques élucidés et conjectures fabuleuses. « Les morts font de ceux qui restent des fabricateurs de récits<sup>5</sup> »: Bernard Calet soulignerait-il le rôle que l'art peut jouer pour nourrir l'élaboration de l'histoire, comprendre la nécessité de lier intimement investigation scientifique et approche poétique, et toujours revenir sur le terrain de la perception? Irradiant d'une présence énigmatique au milieu de la nuit, son installation suggère *in fine* que les spectres gardent parfois leurs secrets et demeurent fascinants précisément parce que l'on ne comprend pas forcément leur message, ce qui n'empêche

pas de le ressentir. « L'histoire est-elle simplement une affaire d'événements qui laissent derrière eux ces choses qu'on peut peser et mesurer [...] ou n'est-elle pas, aussi, le résultat de moments qui semblent ne rien laisser derrière eux, rien excepté le mystère de connexions spectrales entre des gens très éloignés dans l'espace et dans le temps, mais parlant, en quelque sorte, le même langage<sup>6</sup>? »

1. Une autre version donne le latin *ratis*, désignant une barque à fond plat, comme étymon de Ratiatum.
2. La province romaine de Bétique (Hispania Baetica) couvrait le sud de l'Espagne et correspondait à peu près à l'actuelle Andalousie.
3. Les Arvernes (*Arverni* en latin) sont l'un des cinquante-quatre peuples présents en Gaule du VI<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> siècle avant notre ère. Ils vivaient dans la région Auvergne, qui a conservé leur nom.
4. C'est-à-dire « auprès des saints ».
5. Vinciane Despret, *Au bonheur des morts*, La Découverte, 2015, p. 23-24.
6. Marcus Greil, *Lipstick Traces*, Allia, 1998, prologue, p. 13.

### Informations

Le Chronographe, rue Saint-Lupien, 44400 Rezé.

Ouverture à l'hiver 2016.

Cécile de Collasson : responsable du Chronographe, Centre d'interprétation archéologique Saint-Lupien, direction du Patrimoine et de l'Archéologie, Nantes Métropole.  
Maud Martin-Luneau : médiatrice du patrimoine.